

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Ferland, Charles-Etienne. Une dent contre l'ordinaire

Catherine Parayre

Volume 17, Number 1, 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1069227ar>

DOI: <https://doi.org/10.26522/vp.v17i1.2488>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Parayre, C. (2020). Review of [Ferland, Charles-Etienne. Une dent contre l'ordinaire]. *Voix plurielles*, 17(1), 221–221.
<https://doi.org/10.26522/vp.v17i1.2488>

© Catherine Parayre, 2020



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Ferland, Charles-Etienne. *Une dent contre l'ordinaire*. Sudbury : Prise de parole, 2019. 121 p.

Son premier roman, *Dévorés*, donnait déjà le ton. Charles-Etienne Ferland aime les insectes, les connaît très bien et n'hésite pas à mettre ses études en entomologie au service de la littérature. Son récent recueil de brèves nouvelles, *Une dent contre l'ordinaire*, est d'une remarquable maturité. Quelques pages, quelques sous-titres entre les paragraphes, des dialogues qui sonnent juste, une chute bien pensée et, de surcroît, une imagination débridée, rendent irrésistible chacune des quatorze histoires.

Dans « Appétit d'ordinaire », le téléphone est un homard ; on porte un scaphandre à son mariage et on s'étonne de voir « une fille lire un livre plutôt que de se nourrir de ses pages ». Dans « Les murs n'ont pas que des oreilles », un invertébré que le narrateur identifie comme un « scutigène » amateur de cloportes, se promène au plafond d'une chambre. Dans la nouvelle futuriste « La cicadelle », des drones ressemblant à des cigales attaquent les « insectes synthétiques » qui détruisent les récoltes. A Montréal, telle que la ville est décrite dans « Post(e) Mortem », on se dirige en suivant les cumulonimbus et on demande « son chemin à quelques âmes croisées entre deux nuages ». « Parhélies » prend la forme d'un poème pour raconter la captivité d'une de ses formations auprès de son propriétaire – les parhélies sont « communément appelés chiens de soleil ». Dans la dernière nouvelle, une lame composée « d'une multitude d'arachnides aux poils noirs hirsutes et aux abdomens gonflés » s'abat sur Gattineau où quelques amis font mention d'un certain roman nommé... *Dévorés*.

Les récits sont cocasses et pleins d'assurance pour croquer les personnages tout en les situant dans des environnements fantaisistes. Ferland propose à ses lectrices et lecteurs une prose piquée de réel mais profondément plantée dans un imaginaire illimité. Les aventures suivent leur propre logique, renversent le quotidien, se déroulent à l'encontre des habitudes et dévissent la normalité des choses et des faits sans en faire cas. Lectrices et lecteurs dévoreront ces étranges nouvelles, si bien frappées que rien n'y est « ordinaire ».

Catherine Parayre